

Actualité ou inactualité de Max Scheler

«[...] Non prorogandam ultra ruinam, nec posse ab una natione totium orbis servitium depelli. Quid profectum caede et incendiis legionum, nisi ut plures validioresque accirentur ? [...]».

[...] Ils ne devaient pas étendre davantage leurs désastres et une seule peuplade ne pouvait libérer l'univers de son esclavage. Qu'avait-on gagné à détruire des légions par le fer et par le feu, sinon d'en faire accourir en plus grand nombre et de plus fortes ? [...].

P. Cornelii TACITI / TACITE

Historiarum / Histoires, V, §25, texte établi et, d'après Burnouf, traduit par Henri Bornecque (éd. Classiques Garnier, Paris 1954), p. 548

«[...] Dans la sphère où nous nous trouvons ici, c'est-à-dire aux degrés supérieurs de l'échelle des valeurs, modèle et chef ne font qu'un. En d'autres termes, les chefs religieux représentent la catégorie principale de l'influence « charismatique ». [...] C'est une des grandes erreurs de Spengler d'avoir fait des religions une partie de la culture.»

Max SCHELER

Le saint, le génie, le héros §3, traduction française par Émile Marmy (éd. Egloff, Fribourg en Suisse 1944), pp.79-81

«Il y a quelques années – c'était avant la guerre – au moment où l'on célébrait le bimillénaire d'Horace, j'écrivais quelque part qu'il n'était pas actuel. Il n'était pas actuel, je l'ajoutais aussitôt, parce que jamais il n'aurait été aussi besoin qu'il le fût.»

Pierre BOYANCÉ

Grandeur d'Horace in Bulletin de l'association Guillaume Budé, supplément Lettres d'Humanité t.XIV, quatrième série, n°4 (éd. Les Belles Lettres, Paris décembre 1955), p. 48.

On ne vise à rien d'autre ici qu'à permettre au lecteur d'avoir une simple idée de la vie et de l'œuvre de Max Scheler, philosophe allemand qui redevient de plus en plus actuel à mesure qu'on l'oublie : habituelle ironie – peut-être davantage encore que «ruse» – de la raison en histoire de la philosophie. Mais puisque nous sommes condamnés à revivre ce que nous avons oublié, que la raison est peut-être bien l'histoire elle-même (et ses jugements de Dieu successifs dans ce cas !) et que l'ignorance est la conséquence non pas d'une ruse mais d'une faute morale (on est ignorant parce qu'on est mauvais et non pas l'inverse)... enfin pour toutes ces raisons et même d'autres qu'on tient éventuellement en réserve... et aussi en raison d'un désir, faisons un peu revivre ici la vie et l'œuvre philosophique de Max Scheler.

Ce désir est né d'une allusion supposée et de souvenirs nés à l'occasion de cette supposition. Mais l'était-elle, supposée, cette allusion ? Peu importe au fond, comme nous l'écrivions l'été dernier à Juan Asensio, le noble Stalker, le noble Varan ! Car une telle allusion supposée, c'est tout le destin de Scheler aujourd'hui en France ou peu s'en faut. Il est peu lu, peu commenté, peu étudié, peu enseigné : on ne connaît de lui bien souvent que des fragments d'une œuvre qui s'est pourtant voulue (du moins le pensons-nous) système organique et rationnel – même si son objet était précisément l'irrationnel – et un système devant être lu en totalité, d'autant plus qu'il a évolué. Et ce système a évolué en s'enrichissant sans se renier : tout au contraire. Et sur lui, depuis les belles études de Maurice Dupuy parues dans la collection Épiméthée en 1959 – études auxquelles il convient toujours de se référer – il n'y a guère de chose à se mettre sous la dent sauf l'essentiel complété mais pas l'intégralité : de nouvelles traductions de temps à autre mais pas encore d'édition critique française des œuvres complètes. De temps à autres... on évoque Scheler pour ses écrits sur la mort, le pacifisme, la pitié, la pudeur, la sympathie, que sais-je encore ? On se souvient vaguement que Merleau-Ponty a commenté en son temps *L'Homme du ressentiment* et on rappelle que ce livre de Scheler est lui-même un commentaire de Nietzsche au premier chef.

Mais quoi ! Scheler a pensé sur les valeurs et placé au sommet de sa hiérarchie les valeurs religieuses, synthétisée par le modèle du saint. Et il a pensé sur la mort, sur la pudeur, sur le pacifisme, sur la guerre, sur l'art, sur la politique, sur l'économie, sur l'histoire. Ce n'est pas actuel, ça ? Mais il a pensé tout cela en philosophe allemand phénoménologue et pas en journaliste. Alors évidemment, c'est un peu moins actuel et surtout un peu plus ardu. Vous croyez ? Allez-y voir ! C'est écrit clairement, non ? Un peu laborieusement, très objectivement, très «objectalement» puisque c'est allemand, un peu scientifiquement aussi puisque c'est un universitaire allemand de l'âge d'or de l'université allemande. Un peu génialement aussi puisque c'est Max Scheler qui était nourri par l'influence directe de génies, était assistant d'un génie (avant qu'un autre génie devienne l'assistant du premier : voir *infra*) et qui vivait en un temps où le génie ne prétendait nullement à la publicité autre qu'universitaire, gage naturel de sa valeur. Ça été écrit, pour tout vous dire, un peu aussi sous l'influence de Carlyle qui s'intéressait aux génies, aux saints et aux héros, lui aussi : justement. Peut-être moins lyriquement, peut-être plus précisément. Peut-être plus rationnellement et davantage philosophiquement. Donc en allemand, héritant de la pensée européenne, occidentale, allemande, anglaise, française, médiévale, antique aussi. En allemand. Mais enfin à défaut de parler allemand, on peut se rabattre sur les excellentes traductions fournies au fil du temps par les passeurs de Scheler en France, ses traducteurs et commentateurs, ses introducteurs naturels : des professeurs français de philosophie donc. Pas des moindres parfois : Gandillac par exemple. Souvent d'une culture aussi immense que l'était celle de Scheler. Donc d'une inactualité terrifiante ! Donc d'une actualité salvatrice ! Par un effet naturel de circularité dialectique, seule la culture d'un homme vivant peut rendre hommage à la pensée de la culture d'un homme mort... *a fortiori* le traduire. Mais il ne s'agit pas d'une culture de masse : Scheler est le philosophe de la personne. Et le personnalisme façon Mounier (qui n'a d'ailleurs guère de rapport avec la philosophie de Scheler) n'est plus à la mode. Alors celui de Scheler (qui n'a d'ailleurs pas le même sens) n'en parlons pas... Donc parlons-en ! Et commençons par le commencement scolaire naturel sans lequel on ne peut plus comprendre une pensée : une vie résumée autant que possible... donc mal résumée. Mais c'est un mal pour un bien puisque cela permettra de situer l'auteur de *La Situation de l'homme dans le monde*.

Vie

Max Scheler est né à Munich en 1874. Sa mère était juive. Son père, allemand, s'était converti au judaïsme lors de son mariage. Il étudie la philosophie aux Universités de Berlin, Heidelberg et Iéna : c'est dans cette dernière qu'il soutient sa thèse de doctorat en 1897 ou 1901, suivant les sources. Sa formation philosophique fut influencée par le vitalisme historique de Dilthey, le vitalisme irrationaliste de Nietzsche et le vitalisme spiritualiste d'Eucken et, surtout, par la rencontre décisive de son maître Edmund Husserl dont il est assistant à Göttingen de 1909 à 1913 (avant Martin Heidegger, assistant de Husserl de 1916 à 1922 et avant E. Fink) et c'est là qu'Edith Stein suit ses cours du soir, dont un sur «l'essence de la sainteté» qui constitua la première étape de sa conversion au catholicisme. C'est d'Husserl que Scheler reçoit le désir d'aller à la rencontre de la «chose même» et donc la méthode phénoménologique qui le lui permet. Il l'applique aux domaines que son maître n'a pas explorés : vie éthique, vie émotionnelle (sympathie, haine et amour), religion, etc. En 1916, il reconnaît publiquement son obédience à l'Église catholique. En 1919, il est nommé à la chaire de l'Université de philosophie de Cologne. En 1921, il tombe amoureux d'une de ses élèves et demande à l'Église (qui refuse) d'annuler son mariage : un mariage civil a néanmoins lieu. Dès lors il s'éloigne du catholicisme et même du théisme et il se rapproche d'une conception panthéiste et évolutionniste. En 1928, alors qu'il vient d'être nommé à Francfort, il meurt d'une crise cardiaque.

Œuvres et réception française des œuvres

Il y a une histoire de la vie de Scheler. Il y a aussi une histoire de ses œuvres de son vivant et après sa mort, pour nous autres vivants. On dit parfois que Max Scheler a écrit (en allemand) ses œuvres majeures de 1914 à 1921, notamment son éthique dont la première édition intégrale paraît en 1916 et

la seconde édition en 1918, mais sa dernière philosophie religieuse n'est pas moins philosophique et pas moins majeure que ses œuvres antérieures : en fait, le critère de connaissance de Scheler ne peut être limité à une période de sa production. Il faudrait tout lire, c'est évident. Prenons un simple exemple : le travail sur la distinction morale du modèle et du chef (dont le livre *Le saint, le génie, le héros* est un assemblage de fragments rédigés à des dates diverses) aura duré de 1911 à 1927. La publication d'un certain nombre d'œuvres en édition allemande est posthume (1933 par exemple en ce qui concerne ce texte précis) et leur traduction en langue française encore plus posthume puisque, mis à part quelques textes isolés – et en tenant compte des introductions de lecteurs illustres qui pouvaient s'en passer tels que Bernard Groethuysen (1926, mais il n'a lu dans le texte que deux livres de Scheler parus en 1921 et 1923), Georges Gurvitch (1930 puis 1949), Émile Bréhier (1932), etc. – l'essentiel n'arrive à nous que dans les années 1950-1955. C'est d'ailleurs au cours de cette période, le 3 décembre 1953, que le futur pape Jean Paul II qui était déjà auteur d'une thèse de doctorat de théologie sur saint Jean de la Croix (1948) et enseignait l'éthique sociale dans une faculté polonaise de théologie, soutient un mémoire d'habilitation philosophique intitulé *Évaluations des possibilités de construire l'éthique chrétienne sur la base du système de Max Scheler*. Mémoire qu'il serait intéressant d'éditer un jour ou l'autre dans ce pays, soit dit en passant. Et c'est à la fin de cette période que paraissent en France les commentaires universitaires de référence de Maurice Dupuy, en 1958-1959. Cette traduction de l'essentiel et ces commentaires ne suffisent cependant pas vraiment à nous consoler de l'absence d'une édition critique en traduction française dans l'ordre chronologique des œuvres complètes de ce grand penseur. D'autant plus que de récentes traductions de textes jusqu'à présent inédits (1993) font clairement mesurer le profit qu'on en retirerait.

Sources et naissance de la pensée

Scheler réfléchit à partir de Kant et de Husserl pour aboutir à sa théorie de l'intentionnalité émotionnelle dont les objets sont des valeurs. Mais il y réfléchit dans un contexte philosophique et politique marqué par plusieurs courants : montée du marxisme, de l'irrationalisme, découverte de la psychanalyse. Scheler est contemporain intellectuel de la sainte trinité des années 1968 : Marx, Nietzsche et Freud. Et inutile de préciser que Max Scheler cite régulièrement Max Weber. Il est contemporain non seulement de tous ceux-là mais aussi de la Première Guerre mondiale puis des œuvres célèbres des écrivains allemands comme Oswald Spengler et Keyserling qui s'inquiètent du *Déclin de l'Occident*. Scheler écrit dans un monde matriciel de notre présent : la catastrophique situation de l'Allemagne au lendemain du conflit et l'avènement de la dictature communiste en Russie. Il est contemporain d'*Octobre*, du *Dr Mabuse*, d'Ernst von Salomon tout autant que des travaux d'Émile Durkheim, Marcel Mauss, Roger Caillois : il est donc notre contemporain puisque notre présent ne cesse de comprendre qu'il est l'héritier de ces deux événements mondiaux. Si bien qu'il réfléchit fondamentalement en réaliste plus qu'en idéaliste, même si théorie démarre conceptuellement grâce à l'apriorisme de Kant.

Résumer un système

Ce n'est pas parce que ma très brave professeur de philosophie en Terminale du lycée Henri Bergson m'avait demandé en 1978 de ne plus employer ce mot – elle me l'avait demandé gentiment, malicieusement, en chuchotant son conseil entre deux portes mais suffisamment clairement : – «Ne parlez plus du système d'Aristote, du système de Descartes : c'est fini ! On ne parle plus de systèmes...» – que je me fais une joie adolescente et potache de l'employer. C'est tout bonnement parce que les arriérés qui avaient dicté intellectuellement cette interdiction étaient (et sont, s'ils sont toujours en vie) des imbéciles. Un philosophe se définit depuis 2 500 ans par l'ambition systématique ou le renoncement à cette ambition. Il se définit par sa cohérence systématique ou la préférence d'une intuition fragmentaire. Mais il y a toujours une ambition systématique dans la moindre collection de fragments d'Héraclite, de Démocrite ou de qui on veut. Et il y a une telle ambition chez Aristote et chez Descartes : Octave Hamelin l'a montré avant que ceux qui ont déclaré le contraire soient capables de lire ses études d'histoire de la philosophie éditées par ses anciens élèves. Résumer le

système d'un grand philosophe est l'une des activités les plus nobles et les plus utiles qui soient : si Diogène Laërce n'avait pas écrit ses doxographies, notre monde serait différent. Scheler a voulu édifier un système, qu'il l'ait fait textuellement et conceptuellement sous une apparence fragmentaire (comme le pense Marmy) ou systématique (comme le pense Dupuy) peu importe : c'était un philosophe qui visait une fin propre à la philosophie : rechercher la vérité totale de la totalité. Il l'a fait. Et maintenant, étant donné que dix personnes ou moins dans ce pays ont lu son œuvre intégrale, il est nécessaire de la résumer pour les autres. Mais bien évidemment un système résumé est une aberration puisque la vie d'un système naît au contraire de sa complexité, de son ampleur, de sa volonté de totalité et de perfection, volonté elle-même induite par la complexité et la richesse du réel. Tout le contraire d'un résumé qui ne donne qu'un squelette décharné. Mais sans squelette, pas de corps qui se tienne. La séduction du corps total de la pensée de Scheler ne peut être donnée au lecteur que sous les conditions habituelles :

- 1) Qu'il connaisse à la perfection l'histoire de la philosophie des origines à Scheler.
- 2) Qu'il lise les œuvres dans leur ordre chronologique de rédaction ou dans l'ordre recommandé de son vivant par l'auteur.
- 3) Qu'il lise ensuite quelques bons commentaires d'époques variées sur l'auteur.

Le résumé suivant n'a, on vous en prévient, pas grand chose de séduisant. Il est, comme le style de Scheler traduit en français, sec et sans grâce mais clair et précis alors qu'en allemand, on soupçonne qu'il doit produire aux yeux d'un germaniste le charme de l'élégance la plus raffinée et de la puissance conceptuelle la plus noble. Il doit ressentir sans doute un peu la même impression à le lire que nous autres en lisant une page de Jules Lachelier ou d'Émile Boutroux : l'idée d'une perfection stylistique atteinte en raison d'un sommet absolu de culture. Une trace d'un empire de la culture – disparu corps et âme, en somme, des deux côtés du Rhin après 1945.

Systeme résumé

L'éthique de Scheler est née du désir de prolonger l'éthique kantienne tout en dépassant son formalisme rationaliste : à la place d'une loi morale générale dictée par un apriorisme universel, des valeurs objectives («matérielles» sinon matérielles et encore moins «matérialistes») exemplarisées sous forme de modèles, reçues par des personnes concrètes. Pour expliquer la nature des valeurs comme «qualités ontiques», Scheler les compare aux couleurs en montrant que dans les deux cas il s'agit de qualités indépendantes de leurs dépositaires respectifs. On peut ainsi faire référence à une pure couleur spectrale sans avoir besoin de la concevoir comme la surface d'une chose matérielle. De même, la valeur qui se dépose momentanément dans un récepteur humain aux yeux duquel elle constitue un bien, est indépendante de ce dépositaire mais elles n'existent pas en elles-mêmes indépendamment d'une incarnation. Simplement, elles sont absolues en ce qu'elles ne dépendent pas de la subjectivité. Scheler suppose que nous connaissons d'une manière *a priori* le bien et le mal pour déterminer nos actions, ce qui signifie que son éthique matérielle des valeurs ne repose pas sur une base empiriste puisque les valeurs sont des qualités indépendantes qui existeraient quand bien même nul ne les aurait encore reconnues comme telles, de la même manière que les nombres ou la nature ne supposent nullement une aperception pour exister. Scheler s'oppose fermement à l'idée nietzschéenne de création des valeurs. Il y a un monde des valeurs qui se traduit par notre effort vers elles ou notre résistance envers elles et auquel, seule, peut accéder l'intuition émotionnelle. La raison est aveugle aux valeurs : elle ne peut rigoureusement pas les découvrir car seule la personne concrète, totale, émotionnalité incluse, le peut. Les valeurs sont toujours les mêmes, elles ne changent pas. Ce qui change, c'est la perception que nous en avons et les actes par lesquels nous éprouvons ontologiquement notre intentionnalité envers elles. Chaque époque, chaque culture découvrent des valeurs distinctes et en ignore d'autres. Il n'y a pas d'histoire vivante des valeurs, il n'y a que des portes qui s'ouvrent et d'autres qui se referment au sein du même monument, des clés qui se perdent, des gardiens devenus aveugles, des serrures rouillées ou à jamais bloquées. Mais chaque pièce du monument existe néanmoins, quelle que soit son invisibilité momentanée dans le courant historique et

l'air, le souffle du divin, passe de l'une à l'autre suivant un système d'aération qu'il est possible de reconstituer par l'effort phénoménologique et il suit un escalier central. Car il y a des étages.

Les valeurs se révèlent à l'homme sous la forme d'une hiérarchie pyramidale. Au sommet de celle-ci, on trouve les valeurs de la religion (sacré/profane), puis juste en dessous les valeurs spirituelles (beau/laid, juste/injuste ; vrai/faux) ; puis encore plus bas celles de l'affectivité vitale (aise/malaise, noble/vulgaire), enfin au niveau le plus bas, celles de l'affectivité sentimentale (agréable/désagréable, utile/inutile). il ne s'agit pas pour l'homme d'en choisir certaines et de renoncer à d'autres mais de gravir les degrés naturellement, humainement et de comprendre qu'il s'agit de degrés d'une même réalité. Il suffit de vivre les valeurs inférieures de telles sortes qu'elles soient à leur place, subordonnées aux valeurs supérieures. De cette manière, chaque fois que nous agissons bien en la moindre action quotidienne, nous nous rapprocherons de Dieu puisque les valeurs religieuses se trouvent au sommet de la pyramide axiologique. Ainsi, Scheler prétend dépasser éventuellement le dualisme cartésien de la matière et de l'esprit (tel qu'un Jaspers l'avait réduit en tout cas et tel que souvent les philosophes allemands l'ont réduit depuis Hegel) et rompre avec la fausse exigence de choisir entre l'irrationalisme et le rationalisme. Les valeurs sont invariables, ne se modifient pas en fonction des affections qui peuvent modifier ceux qui en sont les dépositaires. Cette indépendance implique leur permanence et leur nature absolue puisqu'elles ne sont conditionnées par aucun être ni aucune existence. Seule notre connaissance de la valeur est relative, pas les valeurs elles-mêmes. Scheler pose comme exigence rationnelle qu'il existe un certain nombre de valeurs que nul n'a peut-être encore ressenties ni reconnues et que ce nombre est potentiellement infini. Pour que les valeurs existent, nul besoin qu'un sujet les appréhende. C'est au moyen de l'intuition émotionnelle ou de l'émotion intuitive qu'on les appréhende principalement mais cela ne signifie pas que celles qui n'ont pas encore été appréhendées n'existent pas ni que la disparition possible de tel sentiment « relié » à une valeur provoque sa disparition. Le relativisme historique (de Marx, par exemple) commet cette erreur et mérite d'être réfuté de ce fait : il confond l'évolution des normes sociales et des goûts avec l'intangibilité nécessaire des valeurs en les rendant mortelles et dépendantes de l'histoire. L'ordre hiérarchique des valeurs est donné a priori. La supériorité d'une valeur sur une autre est saisie au moyen de la préférence qui est un acte spécial ni tout à fait rationnel ni tout à fait irrationnel. Ce n'est en tout cas ni juger ni choisir car le jugement repose sur la logique tandis que le choix suppose une connaissance préalable de la supériorité de la valeur à choisir. «Préférer» en revanche est premier dans l'ordre moral avant toute tendance, choix ou volonté. Le choix se réfère à une possibilité d'action, la préférence se réfère à des valeurs. Le choix, par conséquent, suppose un élément empirique et la préférence un élément non-empirique. Ainsi, nous privilégions tous la vie mais il arrive qu'en certaines circonstances nous choisissons d'agir de manière contraire à cette préférence : on peut décider de mourir si telle valeur l'exige. Rappelons les critères schéliens de la hiérarchie axiologique : permanence, indivisibilité, caractère fondateur, profondeur de la satisfaction engendrée, relativité. Aucun d'eux ne suffit car aucun ne doit manquer : c'est de leur réunion méthodique que la phénoménologie peut dégager le monde des valeurs. On a toujours préféré, observe Scheler, les biens durables aux biens passagers mais on ne doit pas confondre la permanence d'une valeur avec celle d'un bien, et encore moins avec celle de la personne ou de l'institution qui l'a vécue. Le terme sujet peut évoquer le sujet recevant un attribut en logique aristotélicienne, sauf qu'ici le sujet axiologique s'ouvre à une valeur dont il est le dépositaire individuel, voire collectif. Ainsi, selon Scheler, les valeurs les plus inférieures sont précisément les plus fugitives et les plus supérieures celles qui sont essentiellement éternelles. Une valeur est d'autant plus élevée dans l'échelle axiologique qu'elle est moins divisible, à la différence des valeurs liées au sensible. Seule la totalité d'une œuvre d'art comme unité correspond bien à sa valeur esthétique : en revanche, on peut aimer d'amour une femme en chair et en os qui serait privée d'un de ses deux yeux. C'est possible : cela s'est vu. Une valeur spirituelle est par ailleurs indifférente au nombre des hommes qui la reconnaissent comme telle. Les corps matériels (une terre, une maison, une somme d'argent) sont des choses quantifiables, donc fractionnables et c'est le fait qu'on puisse les diviser qui provoque ce qu'on nomme justement des

«conflits d'intérêt» tandis que les valeurs spirituelles se reconnaissent aussi à leur qualité de réunir puis d'unir les hommes en une possession, une contemplation communes. Une valeur fondatrice est supérieure à une valeur fondée : on ne pourrait appréhender celle-ci sans l'existence antérieure de sa fondatrice. Il y a un certain réalisme thomiste chez Max Scheler : saint Thomas d'Aquin avait déjà intégré l'émotion dans son ontologie de la créature et son ontologie est hiérarchique, son axiologie aussi. En somme, même le réalisme phénoménologique est aprioriste en son point de départ, c'est tout de même bien à un réalisme auquel Scheler aboutit. Plus la valeur est élevée, plus la profondeur de la satisfaction qu'elle procure est intense. Scheler a distingué soigneusement les notions de profondeur et de satisfaction. On ne doit pas confondre la satisfaction avec le plaisir si on veut être conscient de cette satisfaction qui ne s'accomplit que lorsqu'une intention vers une valeur est préliminaire à l'apparition de son objet. La satisfaction est nécessairement liée à une tendance : celle-ci est pure lorsque celle-là est obtenue par une perception sentimentale reliée à une valeur réellement positive, moralement concrète. La conception de la profondeur se réfère pour sa part au degré même de la satisfaction. La satisfaction liée à la perception d'une valeur est plus profonde qu'une autre lorsque son existence se manifeste indépendamment de la perception d'une autre valeur. Si bien que c'est seulement lorsque nous sommes satisfaits sur les plans les plus profonds de notre vie que nous pouvons jouir des joies plus superficielles. Il existe des valeurs relatives à un individu donc relatives à un être doué de sensibilité. Mais le fait qu'une valeur soit relative ne signifie nullement qu'elle serait subjective. Un objet corporel perçu au cours d'une hallucination est relatif à l'individu mais il n'est pas subjectif en ce sens qu'il n'est pas ressenti comme un sentiment. Et il existe aussi des valeurs absolues qui existent pour une perception pure indépendante de la sensibilité. Les valeurs morales appartiennent à cette ultime catégorie. Une valeur est d'autant plus élevée qu'elle est moins relative, la valeur la plus élevée de toutes étant la valeur absolue.

Ce qui donne une pyramide axiologique dont la base est constituée par les valeurs de l'agréable et du désagréable auxquelles correspondent les états affectifs du plaisir et de la douleur, dont les étages intermédiaires sont les valeurs vitales qui représentent une modalité axiologique indépendante et irréductible à la catégorie précédente et au sommet de laquelle brillent les valeurs spirituelles auxquelles les deux catégories précédentes sont, par essence, sacrificables. Si on monte les degrés de cette nouvelle pyramide spirituelle de bas en haut, cela donne d'abord les valeurs du beau et du laid et les valeurs supérieures purement esthétiques, les valeurs du juste et de l'injuste qui sont indépendantes d'une quelconque législation positive. On ne doit donc pas les confondre avec le licite et l'interdit du droit positif contingent. Encore plus haut, on doit placer les valeurs de la connaissance pure du vrai telles que la philosophie a toujours prétendu les établir, par opposition à la science positive qui n'aspire qu'à une connaissance dont la finalité n'est nullement la vérité mais la simple domination de la nature. Ici on peut d'ailleurs remarquer que Scheler reprend à son compte le courant de la «critique des sciences» et sa problématique du fondement de l'induction. Sa position sur ce sujet, c'est celle du commodisme de Poincaré, tout compte fait. Tout au sommet se trouvent les valeurs du sacré et du profane, absolument indépendantes de toutes les formes historiques contingentes des religions. Elles correspondent aux états psychologiques comme l'extase ou l'angoisse des mystiques mais ne peuvent y être réduites psychologiquement à des états «indifférents» en leur essence d'une sensation ou d'une perception, ce que visait parfois la psychologie matérialiste du XIX^e siècle. Sur la question du sacré, Scheler est du côté de l'individu religieux plutôt que du côté de la société religieuse : dans la controverse entre Lachelier et Durkheim, il aurait pris sans doute le parti de Lachelier. Du moins à une certaine époque.

La dernière philosophie de Max Scheler

Car c'est à cette époque que se pose le problème de ce qu'on a nommé la «dernière philosophie» de Max Scheler ou celui de sa philosophie religieuse dans son ensemble et dans son évolution, problème qu'il ne faut pas confondre avec ses remarques et études antérieures sur les valeurs religieuses comme telles, étudiées à partir des religions positives primitives ou modernes pour aboutir à leur essence

phénoménologique. Car ici Scheler veut non plus étudier un problème phénoménologique mais résoudre un problème historique d'une part et métaphysique d'autre part. Histoire et métaphysique étant souvent liées chez nos voisins, il est normal qu'à cette occasion il renoue brillamment avec les sources mêmes de la pensée allemande de Luther à Nietzsche. Il envisage donc un grandiose conflit entre le «Geist» (l'ordre naturel cosmique du monde) et le «Drang» (l'impulsion, la force de l'homme, seul être vivant doté d'un esprit) qui se traduit sur tous les plans du réel. L'esprit est impuissant par lui-même sans le secours de ces forces obscures assimilables à des instincts ou à des tendances qui, si la synthèse s'opère entre eux, peut modifier le destin du monde humain, rapprocher l'homme futur du divin. Divin qui est lui-même en devenir dans un rapport de réciprocité avec sa créature. Ici encore, c'est finalement par un acte de volonté obscure bien davantage que par un acte purement logique et rationnel que l'homme est en mesure de se comprendre et de se sauver, en s'ouvrant au Divin, en s'abandonnant au monde des valeurs reconnues, vécues. Ceux qui le peuvent deviennent exemplaires, au sens le plus concret, celui de l'exemplarité telle que *La République* ou *Les Lois* l'envisageaient déjà, telle qu'un Carlyle ou un Emerson l'envisageaient... et aussi tel que la *Bible* a pu l'envisager. La vision finale de Scheler est un curieux mélange de philosophie de l'histoire augustinienne tout autant qu'hégélienne ; séduisant mélange qui ne se pare jamais de lyrisme ou de mysticisme apparent, qui se tient strictement à l'analyse et au raisonnement rationnel, s'appuyant sur l'ambition anthropologique nourrie par une vaste culture psychologique et sociologique, celle de l'époque – dont les résultats n'ont pas été dépassés depuis, pour autant qu'on le sache. Par ailleurs, Scheler considère le mal comme un pouvoir effectif et actif, vivant qui résiste au bien et qui tient un peu la place que tient à la même époque chez Freud l'instinct de mort et de dissolution en tant qu'opposé à l'Éros et au Je. Or Freud aussi s'est intéressé à la démonologie, on le sait, comme il s'est passionné aussi pour l'histoire des religions primitives puis monothéistes.

Actualité ou inactualité ?

C'est toute la puissance dialectique (une pensée allemande authentique ne pourra décidément jamais être autre chose que dialectique : c'est sa force secrète et l'origine de la fascination-répulsion qu'elle inspire à l'esprit français, amoureux de l'idée d'unité) de la pensée de Scheler qui amène à cette question et empêche d'y répondre. Selon qu'on lira tel ou tel livre de Scheler, on demeurera toujours dans la ligne pure d'une philosophie en acte, questionnante mais l'ambiance sera modifiée suivant la chronologie bibliographique. Et pourtant on peut saisir l'unité systématique constante de la démarche mais c'est celle non pas d'un concept mais d'un sentiment. Et ce sentiment, c'est tout naturellement le sentiment le plus authentiquement philosophique : celui de l'inquiétude. L'inquiétude de Scheler le rend éternellement classique mais aussi éternellement (et tout autant tragiquement) un de nos contemporains les plus proches. De Nietzsche dont il a tant appris, Scheler a, de toute évidence, hérité cette qualité d'être tragiquement et indissolublement actuel et inactuel à la fois.

Écrit en automne 2004 et paru fin juin 2005 dans le numéro 3 de *LA SŒUR DE L'ANGE*, chapitre «Silhouettes».

Version revue et corrigée en octobre 2005.

Francis Moury